

PRÉFACE

Dans les préfaces qui accompagnent les «grands textes», combien de fois ai-je lu la présentation et l'explication de l'œuvre qui suit ? L'auteur, qui s'est donné la peine de travailler et d'apporter des éclairages inédits, aux phénomènes de la vie qui nous définissent et que nous pouvons tous observer, cet auteur se voit doubler par un «ami» ou une «amie» qui pense ainsi lui rendre service. Avec ce «*Nietzsche et la Commune*», je ne veux rien faire de tel, sans compter que je ne suis pas à votre place pour mimer ou vous ordonner les éclats d'intelligibilité ou les conclusions que vous voudriez bien «tirer» de cette œuvre, même si, pour l'essentiel, vous serez l'inventeur de ces conclusions. Plutôt que de jouer le rôle de l'assistant qui vous tient la main et qui vous explique ce que vous ne seriez pas capable de comprendre tout(e) seul(e), il me faut expliquer pourquoi j'écris cette préface, ce qui justifie que ce soit moi, et pas un autre, qui l'écrive.

Dans l'absolu, rien ne le justifie, mais de manière relative, ma relation, amicale et «professionnelle» avec Marc Sautet me justifie entièrement. En effet, en 1994, j'ai terminé un DEA de Philosophie, à l'Université de Toulouse le Mirail, intitulé, «*Dialogues de Platon : Muthos, Mystères, Tragédies, Dialogues, Logos*». L'oral de cet examen m'offrit la chance d'inaugurer une longue série de disputes, avec, en guest-star de cette série sans fin, le doyen de l'UFR, M. Henri Bernard Vergote, spécialiste de l'homme et de l'œuvre Kierkegaard. Cet oral, prévu pour durer 20 minutes, dura plus d'une heure. Minute après minute, la tension montait, et j'ai eu le grand honneur de me «payer le scalp» d'un professeur, sérieux, mais en fait, ennuyeux, et qui, à force de ne connaître du monde et de la philosophie que l'ombre d'un Sören, finissait par affirmer ou nier des choses desquelles il ne savait rien. Madame Raymonde Hebraud Carasco, très connue pour son originalité - que d'autres taxent de nullité ou d'incompétence, et je ne suis pas de ceux-là - assistait, légèrement angoissée, à cette altercation intellectuelle, entre un Monsieur très bien et très important, et un étudiant qui n'entendait pas s'en laisser compter, sous prétexte de n'être qu'un étudiant... Bien évidemment, j'obtenais mon DEA, mais avec la plus mauvaise des mentions, les efforts de Madame Hebraud Carasco pour calmer l'ire de notre kierkegaardien étant restés vains...

La fin des études approchait, et je ne savais que faire. Passer les concours ? Bachoter ? C'est Eric Coulon, le seul spécialiste français actuel de l'œuvre de Raymond Abellio qui, étudiant comme moi à l'UFR de Philosophie, me fit lire un article paru dans un magazine quelconque sur, Marc Sautet et son «Cabinet de Philosophie».

La photographie, mauvaise, laissait deviner un type qui fait face à ceux qui le regardent et qui les regarde lui-même. L'article racontait les premiers rendez-vous d'un «café-philos» que ce même Marc Sautet proposait, chaque dimanche, dans un troquet de la place de la Bastille, le Café des Phares. Nous parlâmes de ce sieur qui sortait de notre ordinaire. Pensez donc : pour nous, le professeur de philosophie professionnel, qui prétendait en sus être philosophe, s'habillait tout de gris, faisait grise mine, même les jours de beau temps, identifiait «la» philosophie avec l'auteur dont il était spécialiste, et ignorait superbement et les autres auteurs, les autres textes, et la pensée non-philosophique. L'époque était, déjà, au repliement «sur soi», et le repliement est tout le contraire du développement...

Eric m'indiqua vouloir écrire à Marc Sautet, il avait trouvé son adresse. Et quelques semaines plus tard, il m'annonça, avec un sourire de petit malin, que la lettre avait plus d'effet qu'il ne le prévoyait : Marc Sautet venait à Toulouse, et il souhaitait nous rencontrer.

Le jour était beau, la place du Capitole plutôt tranquille et déserte, comme le sont toutes ces places centrales de grandes villes bourgeoises, dont on dit, pour en faire la publicité, qu'elles sont animées et vivantes, alors qu'il faut être plongées dans leur sein pour savoir qu'elles sont, au contraire, en état de catalepsie. Nous nous asseyâmes au Florida, et puis nous attendîmes, jusqu'à voir arriver enfin un «gaillard», pour parler la langue du Sud-ouest. Un mètre quatre-vingt dix, les yeux insolemment bleus, de ce bleu maritime qui captive ceux de ces dames, des larges épaules, musclé puisqu'il serrait la main d'une manière virile, un petit sourire au coin des lèvres... Nous devions nous entretenir une heure à peine, nous passâmes la moitié de l'après-midi ensemble, jusqu'à ce que ses obligations familiales le contraignent à partir, son frère résidait et réside encore en région toulousaine.

Une fois qu'il fut parti, Eric et moi riâmes ! Il avait fallu attendre la fin des études de philosophie pour rencontrer un baby-boomer avec lequel nous pouvions parler à battons rompus mais sans nous interrompre, et qui en redemandait... Un événement. Mais voilà. L'homme résidait à Paris, et une fois qu'il fut parti, nous étions contraints de voir, d'écouter ou de lire les mêmes fâcheux. En somme, il n'y avait qu'une solution, «monter à Paris», je devais apprendre que cette formule marche dans les pas de ceux que les clients des péripatéticiennes utilisent pour expliquer le sens de leur mouvement ascensionnel...

Le brillant été que nous connaissons dans le Sud-ouest passa avec quelques lectures. Et début septembre, je tentais ma «chance» : aller voir Marc Sautet, à l'œuvre, au Café des Phares, place de la Bastille et... Le premier dimanche de septembre, le temps était, comme à l'accoutumée en cette période, exceptionnel. Avant 11 heures, la clientèle était déjà nombreuse, et beaucoup attendaient l'animateur du «café-philos». Il arriva, me salua, l'air étonné, et s'installa. Pendant deux heures, assis sur une table, il écoutait, distribuait le droit à la parole, intervenait (finalement peu). A la fin, l'expérience ne me parut, ni probante, ni décevante. L'affaire dépendait de la volonté individuelle et collective, des talents de chacun, mais aussi du génie et du travail intérieurs. Certains pouvaient exprimer, expliquer, proposer, des perspectives, des idées, intéressantes, et d'autres étaient systématiquement ennuyeux. A la fin du débat, il m'invita à part, pour parler, et je lui indiquais, tout de go, que j'étais venu à Paris pour travailler avec lui ! Suffisait-il de le demander, il accepta. Cette relation, amicale et professionnelle, dura de septembre 1994 à septembre 1996 : deux années pendant lesquelles j'ai découvert l'homme, et ce qu'il a bien voulu me faire connaître de sa vie, ses livres antérieurs, au premier rang desquels se trouve ce remarquable «*Nietzsche et la Commune*».

La lecture de cet ouvrage me procura, outre des connaissances que je ne possédais pas avant d'avoir entamé sa lecture, une grande joie, car cet ouvrage constituait, à mes yeux, la preuve irréfutable que ce singulier personnage n'était pas un petit sophiste qui avait ouvert une boutique, «*le Cabinet de Philosophie*», mais un homme en recherche de réponses à des questions qui le taraudaient, le minaient, mais aussi le grandissaient. Car, à mon souvenir, il était un des rares, dans ces années de fin de règne mitterrandien, à poser la question de la «justice» à l'intérieur de la cité – humaine...

Sollicité par les Editions et par Monsieur Robert Laffont, il travailla pendant plusieurs mois à ce qui devait devenir un «*Café pour Socrate*», ouvrage dans lequel il devait reprendre des éléments de ces travaux précédents et exprimer des analyses «nouvelles». La parution et la diffusion de cet ouvrage lui apportèrent une renommée conséquente. Les sollicitations affluaient, les pays étrangers le demandaient, ... mais «*Nietzsche et la Commune*» restait un ouvrage indisponible : les Editions le Sycomore avaient sombré dans les années 80, et les invendus avaient probablement été pilonnés. Or cet ouvrage me paraissait prouver qu'il était un homme réellement en quête, au point de se rendre en Suisse, à Bâle, pour aller travailler sur des archives, au point de recevoir, pour ce travail, les lauriers de la Fondation Goethe.

Mais, sollicité de toute part, accaparé par une vie personnelle qui lui apportait plus de soucis que de satisfactions, il en oubliait ce premier livre, et «taillait la route». Et puis... cette route l'amena loin, puisqu'il accomplit un quasi Tour du Monde. Il fut absent pendant de longues semaines. A son retour, je n'avais pas perdu mon temps, puisque j'avais élaboré, et le projet, et le magazine, «*Socrate & Co*» (je n'étais pas seul dans ce travail). Et, malgré le retour, le temps pour se parler, nos chemins se séparèrent, définitivement, parce que Marc pâtissait de ce qui menace tout individu qui réussit à construire une entreprise collective : frappé de manichéisme intérieur, il me sommat d'interrompre le projet *Socrate & Co*, auquel il ne pouvait et voulait s'associer, ou bien de cesser notre collaboration, car, selon lui, ce projet ne pouvait réussir, et il ne pouvait le soutenir.

Comme le premier numéro était déjà à l'impression, je ne pouvais, ni même ne voulais l'arrêter. Je cessais donc une collaboration qui, sur un plan financier, ne m'avait pas apporté le moindre enrichissement. Mais, preuve que je et nous (la rédaction de ce magazine) le soutenions, nous lui consacrons un article dans le premier numéro, afin d'examiner la polémique dont il subissait les dommages collatéraux puisque un article de Nicolas Weil, dans le quotidien *Le Monde*, laissait entendre qu'il avait tenu des propos révisionnistes (1) lors d'un séjour à Montpellier.

Au cours de ces deux ans, je découvrais, bribe par bribe, des moments et des personnes qui avaient fait sa vie. De ses parents, il parla une seule fois, les yeux embués de larmes. Son père et sa mère étaient décédés, l'un et l'autre d'un cancer. Son père était un modeste cordonnier, et il semblait se souvenir avec douleur du dur labeur de son père pour gagner trois francs six sous. Origine : Marc Sautet vient de là, d'une condition prolétarienne, le fils d'un homme qui ouvrait..., d'un ouvrier, d'un homme qui travaillait. Enfant du Baby-boom né au début de ces «trente glorieuses», années pendant lesquelles des portes se sont ouvertes aux fils et aux filles du prolétariat, Marc Sautet a suivi des études universitaires, jusqu'à une thèse de Philosophie, consacrée à l'œuvre de Nietzsche et à ses «mauvaises nouvelles», pendant contradictoire des «Evangiles».

Dans son travail d'études, Marc Sautet, philosophe et donc aussi historien, a jugé qu'il devait aller chercher des sources sur les années de préparation de la première œuvre nietzschéenne, et, pour cela, devait se rendre en Suisse, à Bâle, ... Et là, les archives ont parlé, et ce «*Nietzsche et la Commune*» a commencé à prendre forme. C'est dans cet ouvrage qu'il évoque, dans l'ombre du philologue allemand qui voulait guérir la civilisation d'une autodestruction en cours, les luttes de celles et de ceux qui, avec peu, ont tenté, dans l'entraide généralisée, de construire un présent bien meilleur que celui «offert» par la Bourgeoisie triomphante du Second Empire.

Cette «*Commune*» de Paris ne hante pas la mémoire des Français pour la bonne et simple raison que la majorité d'entre eux ignorent ce drame national, comme ils sont nombreux à imaginer la Libération en 1944 dans la fête, les jeux de l'amour, les concerts de jazz, les premières Camel grillées, sans savoir ce que «l'épuration» a représenté réellement, ses limites, ses tragédies, ses échecs (puisque tant de collaborateurs zélés et de profiteurs du honteux marché noir, des commandes allemandes, ont réussi à passer à travers les mailles du filet) (2).

Pourtant, il suffit de se promener dans Paris, ou plutôt «sur» son bitume, par exemple du côté de la place de la Bastille (que notre fête nationale commémore, sans que les Français, là encore, mesurent la profondeur de l'évènement et du symbole de la prise de la forteresse-prison de la Bastille, le 14 juillet 1789) pour engager ses pas dans un cimetière, à ciel ouvert mais à sol fermé, puisque les corps des martyrs de la Commune ont été, pour beaucoup, entassés dans les catacombes de la capitale.

L'Histoire nationale est une histoire qui, fondée pour et par la Révolution Française, réalise une guerre civile profonde et durable jusqu'à aujourd'hui. Dans le cours de cette Histoire pour laquelle la Révolution Française n'est pas finie, contrairement à l'affirmation, à la volonté et au vœu pieux d'un François Furet, la Commune de Paris représente un moment remarquable, tragiquement remarquable.

Car le soulèvement du peuple de Paris – et de quelques autres villes françaises- contre l'envahisseur prussien et la grande bourgeoisie française, prête à toutes les trahisons pour continuer ses petites et surtout grandes affaires, a conduit à l'établissement d'une TAZ, une Zone autonome – temporaire. La Commune de Paris, cette première cité «communiste» de l'Histoire de France, n'a réussi à vivre que deux mois et demi... Et, lorsque les Versaillais (qui ne pouvaient «mieux» être nommés, tant la ville-phare des Yvelines est intrinsèquement liée aux pouvoirs politiques et économiques de la France royaliste) sont entrés dans la capitale, c'est pour débiter un jeu de massacre inouï.

Leur haine contre les Communards les a conduit à des massacres d'une ampleur jamais vue et connue auparavant dans l'Histoire européenne, et qui annonçait les exactions de la Seconde Guerre Mondiale, de troupes militaires entraînées et déchaînées contre des civils.

De cette entrée dans l'utopie, et de sa destruction par les armes, pourquoi Marc Sautet rédige t-il un livre historique et philosophique, de «liaison» et de confrontation entre Nietzsche et la Commune ?

Car Nietzsche n'a pas connu de l'intérieur, ou de l'extérieur, comme soldat prussien, la Commune de Paris; et il n'a pas écrit un ouvrage qui lui fasse explicitement référence. Engagé dans les troupes de Bismarck, il est rapidement malade et rapatrié. Mais il s'est engagé, et les développements des combats et des tensions entre la Prusse et une France divisée ne pouvaient lui échapper. Sans compter que la Commune de Paris représente un nouveau coup de tonnerre dans l'Europe de la grande bourgeoisie et des noblesses nationales, plus de 20 ans après les révolutions de 1848. Le «spectre» continue tellement de hanter l'Europe qu'il retrouve, avec la Commune, corps et vies, avant d'être à nouveau renvoyé dans l'au-delà, à travers le massacre de plus de 20.000 civils. Et les faits, divers, de cette guerre civile qui tourne aux massacres ne sont pas ignorés des européens qui peuvent lire des récits rédigés par des journalistes présents dans les murs de Paris.

Nietzsche publie en 1872, une année après la tragédie parisienne, *«La Naissance de la Tragédie»*, dédié à Wagner, dans laquelle il affirme que civilisation, grandeur et esclavage sont intrinsèquement liés ; et que, comme il l'expliquera dans tout le reste de son œuvre, la vie est un phénomène inégalitaire, que la valeur des uns n'est pas égale à la valeur des autres. En somme, Nietzsche paraît défendre le préjugé aristocratique et prendre son parti, puisqu'il ne peut, là, prendre sa carte du «Parti Aristocratique». Mais parce qu'il a du nez, et une sensibilité aigüe, *Nietzsche ne va pas substantier* la confrontation des «faibles contre les forts» en identifiant les faibles aux éléments populaires et les forts aux éléments issus d'une noblesse nationale. La dialectique est d'abord individuelle, mais aussi interne à chacun des groupes, et des types aristocratiques sont, selon lui, observables dans les groupes populaires, comme des types «plébéiens» ou vulgaires sont observables dans ces groupes issus des noblesses historiques.

Mais en 1872, Nietzsche est à l'orée de sa «pensée», sans que celle-ci soit clairement constituée. Aussi, avec la parution de *«La Naissance de la Tragédie»*, les faits semblent clairs : Nietzsche se range du côté des nobles européens qui, depuis 1789, honnissent et vomissent la *«Révolution Française»* et ses répliques sismiques...

Et Nietzsche va connaître un drame : frappé par une étrange folie, par l'aphasie, pendant de longues années avant de mourir, sa pensée, résumée par la formule de «*La Volonté de Puissance*» va être interprétée d'une manière absolument vulgaire par les Nazis. Celle qu'il détestait, sa sœur, Elizabeth, va contribuer avec une énergie farouche, à supporter le mouvement national-socialiste, de son apparition à sa prise de pouvoir, et Nietzsche deviendra un auteur de référence pour ceux qu'il aurait observé, dépeint et jugé comme des ... dégénérés... allemands, soit des dégénérés au carré !

Car il aura fallu des trésors d'aveuglement pour refuser de lire et d'entendre les phrases, définitives, cruelles, subtiles, que le philosophe aura écrit au sujet et contre les Allemands !

En somme, pour Marc Sautet qui lit, les antagonismes ne sont pas ceux que les apparences laissent croire. Un ami peut se trouver dans «la classe ennemie», un ennemi peut se cacher au sein de notre propre classe. Et les conséquences de cette «évidence», de cette perception, sont considérables... Au fur et à mesure de ses lectures, de son travail, Marc Sautet change, évolue, «mue», perd sa peau de trotskyste dogmatique, ... Je vous souhaite, chère lectrice, cher lecteur, de connaître, grâce à un travail de recherche, à la concentration, à la rigueur du raisonnement, à un développement de votre sens de l'observation, cette *évolution* que Nietzsche et Sautet ont connu, à leur manière, cette évolution, au sens darwinien, cette *mutation*, puisqu'il y a assez de «derniers hommes», puisqu'il y en a assez, parce qu'il est plus beau d'être, déjà, dans le mouvement vers les Surhommes, ces hommes qui dépassent les hommes, non par un usage stupide et criminel de la force, mais par... Non, je ne peux encore le dire, il y a encore des secrets qui doivent être gardés, jusqu'au moment où vous voudrez, vous aussi, les faire connaître pour «changer la vie»...

Jean-Christophe Grellety – Mai 2006

- (1) accusation à laquelle il a répondu avec précision par la publication d'un droit de réponse, dans ce même quotidien, quelques jours plus tard
- (2) cf. les ouvrages de Madame Annie Lacroix-Riz sur cette période

Introduction

En 1872, un jeune professeur de philologie de l'Université de Bâle scandalise ses collègues en publiant un livre qui préconise, pour assumer collectivement les maux du monde moderne, le remède des Grecs de l'Antiquité : la tragédie musicale.

Dans *la Naissance de la Tragédie, fille du génie de la Musique* Nietzsche plaide en faveur de Wagner. Il concentre l'essentiel des conférences qu'il a prononcées, des cours qu'il a professés, des recherches qu'il a effectuées depuis sa nomination, pour tenter de conjurer la catastrophe dont il pressent l'imminence : la civilisation occidentale est moribonde.

Mais d'où vient le péril ? De l'horrible conflit des nations ? Il est vrai que ce livre problématique voit le jour à l'issue de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Pourtant c'est «en dépit» du fait¹ que le tonnerre de la bataille

1. «Essai d'autocritique» (1886), trad. G. Bianquis, in *la Naissance de la Tragédie*. Gallimard, «Idées», Paris, 1970, p. 167. «[...] l'époque où il est

de Woerth ébranle l'Europe que Nietzsche de son propre aveu, couche sur le papier ses réflexions sur les Grecs. Par-delà le conflit entre les Nations, n'est-ce pas plutôt l'émancipation de la classe ouvrière qui l'effraie ?

C'est le 19 avril 1869 que l'élève de Ritschl, à l'âge de vingt-cinq ans débarque à Bâle ; quatre mois viennent à peine de s'écouler depuis le dénouement du premier conflit de classe que connaît cette bonne ville : tout l'hiver a été marqué par l'incroyable grève des ouvriers du textile et le printemps respire de leur défaite. Le nouveau venu peut-il ne pas le sentir ?

Le 28 mai, Nietzsche prononce sa leçon inaugurale devant un public de collègues et de bourgeois. Quatre mois plus tard, à peine, se déroule au Café National, du 5 au 11 septembre, le quatrième Congrès de la Première Internationale : Marx y fait adopter, en présence de Bakounine, les résolutions sur la collectivisation du sol et sur le renforcement de l'organisation. Le jeune prodige universitaire est-il trop épris de la Grèce lointaine et de son voisin Wagner pour l'ignorer ?

La guerre éclate en juillet 1870 : deux nations modernes s'affrontent. Mais dans chaque camp, la résistance des travailleurs est telle qu'ils fraternisent à distance et que la répression de chaque côté s'abat violemment sur eux. Volontaire pour monter au front sans armes, en tant qu'infirmier, Nietzsche demeure-t-il à distance de ces combats d'arrière-garde ?

Convalescent dès la fin septembre, il reprend bientôt son labeur universitaire et ses visites aux Wagner. Alors qu'il est en cure à Lugano au printemps de 1871, la Commune de Paris est proclamée. L'ignore-t-il ? Et de retour à Bâle au moment de l'écrasement des insurgés, reste-t-il sans réaction ?

A ce jour, aucun biographe ni commentateur ne semble avoir tenu compte de l'accumulation de ces don-

né, *en dépit de* laquelle il est né ; l'époque bouleversante de la guerre franco-allemande de 1870-1871.»

nées historiques pour expliquer la publication par Nietzsche de *die Geburt der Tragödie* à la fin de l'année 1871² : c'est pour le moins étonnant. S'il est possible d'établir que le jeune Nietzsche a vécu ces événements comme l'expression de la volonté des prolétaires d'en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme, et qu'il combat cette tentative d'émancipation ouvrière dans sa première oeuvre, il deviendra moins facile d'abuser de son nom, de lui associer celui de Marx et de se réclamer de sa pensée tragique.

Bien sûr, une telle recherche ne va pas dans le sens de la mode actuelle : Nietzsche est devenu le révolutionnaire le plus radical, le penseur le plus subversif, le philosophe le plus audacieux, le poète le plus profond, le psychologue le plus subtil, l'écrivain le plus habile ; de toutes parts, on nous assure qu'il était si indifférent aux événements de son époque que ses textes ne doivent rien à leur contexte ; il était même si en avance sur son temps, répète l'écho croissant, qu'il est plus actuel que

2. Lukàcs ne mentionne que la Commune de Paris dans *la Destruction de la Raison* (Trad. Gisselbrecht, Larche, Paris 1958).

Mattenklott le suit fidèlement dans une conférence de juin 1972 sur *la Naissance de la Tragédie* : «Nietzsches Geburt der Tragödie als Konzept einer bürgerlichen Kulturrevolution» publiée dans un ouvrage ayant vocation de situer les penseurs et écrivains dans la période de la réaction impérialiste : *position der litterarischen Intelligenz zwischen bürgerlicher Reaktion und Imperialismus*, Kronberg Taunus 1973.

La précarité de cet inventaire fait problème. Il est vrai que les critiques les mieux placés pour en savoir davantage nous en apprennent moins encore.

Ainsi : Hermann Randa, *Nietzsche, Overbeck und Basel*, Basel 1937 et Carl Albrecht Bernouilli : *Overbeck und Nietzsche*, Basel 1908, ne livrent rien sur le Congrès de l'A.I.T. de 1869 et sur la Commune de 1871 bien qu'ils en soient plus proches dans le temps et dans l'espace. Et même ceux qui se sont donnés pour tâche d'établir les rapports entre Nietzsche et le socialisme ou le marxisme demeurent cois.

Ainsi : H. Bund : *Nietzsche als Prophet des Sozialismus*, Breslau 1919 ; M. Falkenfeld : *Marx und Nietzsche*, Leipzig 1899.

Seuls des travaux contemporains de la présente recherche tiennent compte de l'intérêt porté par Nietzsche aux grands événements significatifs de la montée de la classe ouvrière : Curt-Paul Janz dans une biographie monumentale (3 tomes de 800 pages) en cours de publication : *Nietzsche*, München 1979, Mazzino Montinari dans une petite étude biographique : *Che cosa ha veramente detto Nietzsche*, Roma, 1975, notent la tenue du 4^e congrès de l'AIT après l'arrivée de Nietzsche à Bâle.

jamais. La philosophie trouve son compte à cette étrange réparation de l'histoire : à l'heure du trépas, elle y repuit fougue et indépendance envers tout système clos. Mais n'est-ce pas au prix de la vérité historique ?

Cette réhabilitation a de quoi surprendre. Depuis quelques décennies, le nom de Nietzsche est lié à des «solutions» politiques que l'immense majorité des hommes d'aujourd'hui espère à jamais révolues. Qu'il l'ait voulu ou non, Nietzsche a été associé par l'Histoire à la terreur nazie, dont il est vain de rappeler l'horreur. Nietzsche a déjà fait «fureur». Est-ce donc ce «guide» - là qu'on nous repropose à présent ? Dame Philosophie jouerait-elle aux sorcières ?

Non, bien sûr ! Philosopher, c'est contester l'opinion, publique ou non. L'utilisation de l'œuvre de Nietzsche par les nazis fut abusive. Les preuves ne manquent pas. Ceux qui en appellent à Nietzsche aujourd'hui ont commencé leur combat contre les falsifications aux plus sombres heures du III^e Reich³ : Nietzsche a lutté contre l'antisémitisme, contre le culte de l'Etat et contre celui de la nation allemande, publiquement. Il serait d'autant plus difficile d'en faire un précurseur du nazisme qu'il a même su dénoncer par avance ses futurs faux disciples. On ne peut condamner Nietzsche pour les crimes que d'autres ont commis en son nom et dont il fut aussi la victime au regard de la postérité. Sinon, ne faudrait-il pas, pour la même raison, condamner Marx ? Ceux qui s'en réclament lui sont-ils toujours fidèles ? La réalité historique de la répression stalinienne lui est-elle imputable ? Puisque n'a pas commencé l'enquête, ôtons donc à Nietzsche l'étiquette !

La neutralisation de l'opinion publique d'après-guerre par la rumeur philosophique actuelle devrait permettre de faire table rase des préjugés. Puisque le jeune Nietzsche est

3. Ainsi Bataille et Klossovski dans deux numéros spéciaux de la revue *Acéphale* (janv. et Juill. 1937).

contemporain des faits qui font de la période 1869-1871 un moment historique particulièrement critique, il doit être possible de juger sur pièce de sa position politique. Dans la mesure où ils témoignent incontestablement d'une tentative d'émancipation du prolétariat européen, amorcée par de grandes grèves et culminant dans la Commune de Paris, il suffit de retrouver l'attitude qu'adopte l'auteur de *la Naissance de la Tragédie* pour savoir, s'il se situe dans le même camp que Marx, dans le camp opposé ou ailleurs.

Pour sa part, bien sûr, Marx combat pour l'émancipation de la classe ouvrière ; il revient selon lui au prolétariat de briser les dernières chaînes qui entravent la production afin de parvenir à l'abondance et à la disparition de toute classe ; avec l'Association Internationale des Travailleurs, il s'efforce depuis 1864⁴ de diriger le prolétariat mondial vers ce but. L'insurrection lui semble prématurée, mais il soutient inconditionnellement la Commune et tente depuis Londres de briser l'isolement des Parisiens pour renverser un rapport de forces *a priori* défavorable⁵.

Et le Docteur Nietzsche ? Écoutons-le :

«Par-delà la lutte entre les Nations, nous fûmes soudain épouvantés par cette tête de l'hydre internationale qui fit une apparition si terrible annonçant pour l'avenir des combats de nature bien différente ⁶».

4. 1864 - Meeting de fondation de *l'Association Internationale des Travailleurs* (A.I.T.) à Londres le 28 septembre.

1866 : 1er Congrès à Genève.

1867 : 2^e Congrès à Lausanne.

1868 : 3e Congrès à Bruxelles.

1869 : 4^e Congrès à Bâle.

1871 : Conférence secrète à Londres.

5. Cf. : -*Seconde Adresse du Conseil Général sur la guerre franco-allemande.*
-*Adresse du Conseil Général sur la guerre civile en France, la Guerre civile en France*, éd. sociales, Paris 1971.

-*Lettres à Kugelmann*, éd. Sociales, Paris 1971 ; (lettres du 12 et du 17 avril 1871).

6. Trad. Waltz, qui a publié une partie de sa correspondance dans la *Vie de Nietzsche d'après sa correspondance*, Rieder, Paris 1937. Quiconque peut trouver cet aveu décisif p. 187.

Cette confidence à son jeune ami, le baron Von Gersdorff, date du 21 juin 1871 : la Commune vient d'être écrasée. La grande peur est passée, provisoirement. Il est vrai que, rétrospectivement, Nietzsche se garde bien de «jeter la pierre» — comme il le dit dans la suite de la lettre —, aux Communards. Loin de hurler avec les chiens, il tente de cerner les «responsabilités» dans cette affaire et en réclame sa part. Mais la tentative des prolétaires n'en est pas moins pour autant selon lui une *folie*, et une folie épouvantable. Il faut bien peser les mots : ceux-là situent Nietzsche implacablement dans un camp différent de celui de Marx. Si le chef de l'Internationale considère comme une «folie» l'insurrection dans ces conditions, le partisan de Wagner estime irresponsable la volonté même d'en finir avec l'exploitation. Il n'y a pas de *camaraderie*, pas d'*école* commune — fût-elle *du soupçon*⁷ —, entre eux.

Cette épouvante nietzschéenne deviendra d'ailleurs peu après publique, puisque tout un chacun peut lire dans *la Naissance de la Tragédie* :

«Rien de plus terrible qu'une classe servile et barbare qui en est venue à considérer son mode d'existence comme une injustice et qui se dispose à venger son droit, non seulement pour son compte, mais pour celui de toutes les générations»⁸.

Il serait vain de prétendre que l'hostilité de Nietzsche à l'égard des Communards n'est que le produit d'un moment d'égarement, dû en particulier à la fausse nouvelle de l'incendie du Louvre. C'est une position de principe aussi inconditionnelle que celle de Marx, mais

7. Cette formule a-t-elle fait la fortune de P. Ricoeur ? Elle sert en tout cas d'axe d'intervention à M. Foucault au cours du 7^e Colloque philosophique international de Royaumont en juillet 1964. M. Foucault associe Nietzsche à Freud et à Marx en tant qu'inventeurs de techniques d'interprétation ; et il rapproche *la Naissance de la Tragédie de la Traumdeutung et du Capital* comme lieu privilégié de cette innovation. Cf. *Cahiers de Royaumont* (p. 185) «Philosophie n° 6». Ed. de Minit, Paris 1964.

8. Trad. Bianquis, *op. cit.*, chap. XVIII, p. 122.

en sens inverse. Tout au plus peut-on suggérer que Nietzsche évoluera par la suite, au point de souhaiter même, vers la fin, l'avènement du Socialisme, comme étape nécessaire vers le Surhomme³. Je n'en disconviendrai pas pour l'heure, n'ayant pour objectif que de soumettre *la Naissance de la Tragédie* au feu de la lutte des classes. Et à ce point, le premier résultat ne souffre aucune ambiguïté : le jeune Nietzsche est contre le vieux Marx.

Ce premier antagonisme de fait est d'autant plus net que l'érudit philologue utilise le terme de «classe» et fait preuve d'une grande conscience des conditions de la lutte à venir : les exploités viennent de perdre une bataille, mais non pas la guerre civile. Aussi sa frayeur n'est-elle pas bornée par les circonstances. En témoigne explicitement ce fragment utilisé dans *la Volonté de Puissance* mais issu en vérité de cette première période bâloise :

«Les misères sociales immenses du présent sont nées de la douilletterie de l'homme moderne et non de la pitié vraie et profonde qu'inspirent ces misères ; et s'il est vrai que les Grecs ont péri de l'esclavage, il est bien plus sûr encore que nous périrons de n'avoir plus d'esclavage.»¹⁰

C'est clair et net : l'exploitation de l'homme par l'homme est une nécessité vitale pour la civilisation ; l'émancipation des exploités mène l'Occident à sa perte ; les Grecs ont quelque chose à enseigner sur ce problème. Qui peut ici affirmer que cette opinion n'est pas à l'œuvre dans le premier livre de Nietzsche ? L'objet de ce travail est précisément de montrer qu'elle l'anime de manière

9. Tel posthume en donnera l'avant-goût au lecteur sceptique : « Une race dominatrice ne peut se dégager que de commencements terribles et violents. Où sont les barbares du XX^e siècle ? Voilà le problème. Evidemment ce n'est qu'après de prodigieuses crises socialistes qu'on les verra émerger et s'établir solidement. » Trad. Bianquis in *la Volonté de Puissance*, Gallimard, Paris 1947, Livre III, p. 83 du Tome II.

10. Trad. Bianquis, *ib.*, Livre IV, chap. IV, par. 322 p. 307 du tome II. On le trouve dans l'édition Naumann (Leipzig 1903) au tome IX p. 53, et dans l'édition Gallimard (Paris 1977) au tome I p. 416.

essentielle : dans *la Naissance de la Tragédie*, Nietzsche préconise le recours au drame musical wagnérien pour maîtriser le flot grossissant de la révolution prolétarienne ; il présente les avatars de la tragédie attique comme un précédent historique dont il convient de tirer la leçon pour ne pas céder au désespoir. Je tenterai donc de reconstituer la montée de la lutte des classes telle que Nietzsche a pu la vivre de 1869 à 1872, la vigueur de l'exemple grec dont il se nourrissait et la complexité de ses rapports avec Wagner qu'il comptait gagner à sa cause. Ainsi peut-être aboutirai-je enfin à l'établissement d'un solide point de départ pour comprendre l'ensemble de l'œuvre de ce Nietzsche aux cent têtes. Le présent travail trouvera son terme dans l'ouverture de cette perspective.

Soumettre l'œuvre de Nietzsche à l'épreuve du marxisme n'est pas nouveau dira-t-on : Lukács a déjà accompli la besogne¹¹. Reprenant à son compte les analyses de Marx et d'Engels sur le retard historique de la bourgeoisie allemande par rapport à ses concurrentes (anglaise et française) et celle de Lénine sur l'impérialisme comme stade suprême du capitalisme, Lukács reconstitue les maillons de la chaîne qui, selon lui, rendra le peuple allemand prisonnier des nazis.

Nietzsche est un de ces maillons. Contemporain de la Commune, il entreprend une contre-offensive systématique contre les progrès de la Démocratie et du Socialisme dans la seconde moitié du XIX^e siècle particulièrement en Allemagne. A l'avance, il trace — en termes voilés — les perspectives qui s'imposent aux capitalistes s'ils veulent dépasser leur médiocrité : une nouvelle race de Seigneurs — l'aristocratie financière, dira Lénine —, doit s'emparer du Pouvoir en Europe sans pitié pour ceux qui entravent sa mission historique. Dionysos est-il leur dieu et Zarathoustra leur prophète ? Lukács ne le dit pas clairement.

11. Lukács : la *Destruction de la Raison*, tome II, trad. Gisselbrecht Larche, Paris, 1958.

Mais ce qu'il affirme sans cesse, c'est que les nazis en seront ultérieurement les agents et qu'ils réussiront à s'imposer en se réclamant... de Nietzsche. Ainsi, Nietzsche, maillon parmi les maillons, est-il précurseur du nazisme.

C'est bien ainsi que l'entendaient... les nazis ! Une telle coïncidence ne doit-elle pas troubler les fidèles de Marx ? L'analyse marxiste n'a-t-elle donc pour tout résultat, quand elle se donne la philosophie de Nietzsche pour objet, que de confirmer les falsifications nazies ? La parution du livre de Lukács en pleine «guerre froide» fut l'occasion pour bien des esprits dits libres de se libérer définitivement du marxisme. Et aujourd'hui encore, il constitue l'écueil que s'obligent à éviter les Ulysses de la longue guerre contre le nazisme, tandis que la mer de l'actualité prépare une nouvelle tempête. Un consensus s'est établi, qui situe la méthode de Marx, rocher colossal et presque invisible, sous la sirène du stalinisme.

Mais d'où tient-on que Lukács a effectué une analyse «marxiste» :... de ce qu'il a situé Nietzsche dans la lutte des classes. Mais l'a-t-il *bien* situé ? Il se trouve qu'on peut obtenir une interprétation opposée à la sienne en partant des mêmes prémisses: la «réaction» du jeune Nietzsche face à la Commune n'implique pas qu'il soit partisan du capitalisme ; son hostilité envers l'émancipation du prolétariat peut être issue d'un point de vue anti-bourgeois : la noblesse a encore son mot à dire au cœur de l'Europe de 1871. Comment le hongrois Georg *Von* Lukács peut-il l'oublier ? C'est précisément cette survivance de l'aristocratie foncière à l'heure où le prolétariat se concentre fortement qui caractérise selon Marx et Engels cette seconde moitié du XIX^e siècle en Allemagne et en Europe orientale¹². Pourquoi faire de Nietzsche un représentant de la bourgeoisie plutôt que de la noblesse ? Est-il bien sûr qu'il réclame la transformation du capitalis-

12. Cf. Marx-Engels : *Manifeste du Parti communiste*, chap. III, in *Oeuvres choisies*, éd. du Progrès, Moscou 1970, t I, p. 42.

me en impérialisme ? Un tel vœu ne serait pas compatible avec les *visions* qui suivent :

«Je vois de monstrueux conglomérats destinés à remplacer le capitalisme individuel. Je vois la Bourse vouée aux malédictions sous lesquelles succombent actuellement les maisons de jeu.»¹³

«Je ne puis m'empêcher de voir avant tout dans le nationalisme dominant et dans la diffusion simultanée du droit de vote, les effets de la peur de la guerre ; à l'arrière-plan de ces mouvements, j'aperçois comme les plus effrayés, ces ermites de l'argent, véritablement internationaux et sans patrie, qui manquant naturellement d'instinct politique, ont appris à se servir de la politique comme d'un moyen au service de la Bourse et de l'Etat et de la société comme de sources d'enrichissement à leur profit.»¹⁴

Nietzsche voit très clair, assurément, dès 1870-1871. Mais son «point de vue», au moins à cette période, ne peut s'accorder avec le schéma de Lukács. Cette lucidité — dont il faudra bien rendre compte —, est remplie de haine à l'égard du capitalisme et de sa transformation monopoliste, non pas d'espoir. Il y a donc toutes chances pour que le jeune Nietzsche exprime, non l'anticipation de l'impérialisme mais le désespoir de la noblesse féodale. Telle est l'hypothèse que je me propose de vérifier à l'aide du matérialisme historique. Alors que Lukács apportait de l'eau au moulin en ruine des nazis, je serai en fait amené à dépoussiérer les exégèses d'une tradition plus ancienne encore : cette conception d'un Nietzsche nostalgique de

13. Trad. Bianquis, *Volonté de Puissance*, Livre III, § 252 p. 86 du Tome II (éd. Naumann, tome IX p. 125). Ce fragment se retrouve dans *Œuvres philosophiques complètes* I 1 p. 246 sous la référence 5 [105]

14. *Id* § 253 et *Œuvres philosophiques complètes* I 1 pp. 419.420 I 2 p.184 (« l'Etat chez les Grecs »).

l'ère féodale a eu ses lettres de noblesse du vivant même de Nietzsche¹⁵

Il convient au préalable de remarquer l'empressement avec lequel les adversaires du marxisme délivrent à Lukács le brevet de «marxiste». Selon Monsieur Klossovski par exemple, l'interprétation marxiste de la pensée nietzschéenne a été fournie une fois pour toutes dans *la Destruction de la Raison*¹⁶ et elle est tellement inacceptable (n'est-ce pas !) puisqu'elle coïncide avec celle des nazis (qui se ressemble s'assemble...) qu'on doit reléguer le marxisme au musée des horreurs. Il n'a pas la prudence élémentaire de s'interroger sur l'oubli de la noblesse par Lukács. On ne peut, bien sûr, lui demander de corriger l'erreur, puisqu'il faut pour cela *bien* connaître les prémisses fournies par Marx et Engels. Mais dans ce cas, au nom de quoi se permet-il de porter un jugement sur l'adéquation de l'analyse de Lukács au matérialisme historique ? Une telle attitude a pour résultat d'établir un lien apparemment nécessaire entre le matérialisme historique et la terreur stalinienne ; ainsi en théorie comme en pratique le marxisme a fait faillite : il ne produit que des monstres. Tel est le non-dit que le commentaire de Monsieur Klossovski véhicule de manière exemplaire.

Bien qu'il manifeste par là son refus de telles monstruosité, celui qui assimile marxisme et stalinisme apporte la caution dont la bureaucratie stalinienne a toujours eu besoin : l'étiquette marxiste. Celui-là se compromet gravement car ce n'est pas qu'une affaire d'opinion personnelle.

15.Cf. Georg Brandès : «une étude sur le radicalisme aristocratique» in *Essais choisis*, trad. S. Garling, Mercure de France, Paris (1914) pp. 151-189. Cette position sera reprise au début du siècle par Lichtenberger et Seillères (le Baron) et au milieu du siècle par Miéville et Spence. Cf. bibliographie. Je rappelle que la caractérisation de Brandès a été approuvée par Nietzsche lui-même dans sa lettre du 2 décembre 1887 : «L'expression 'radicalisme aristocratique' que vous employez à mon sujet est très juste. C'est avec votre permission le propos le plus intelligent que j'aie encore lu sur moi» (trad. Waltz *op. cit.*, p. 475).

16. *Nietzsche et le cercle vicieux*, p. 12.

Ainsi, Lukács, oublieux dans son interprétation de la noblesse agonisante, n'omet pas de saluer dans sa conclusion le génial et pacifiste Staline, ni de qualifier Trotsky de renégat¹⁷. A vrai dire, toute sa démarche au cours des deux tomes consacrés à la préparation de la folie hitlérienne tend à montrer que le triomphe du nazisme était inévitable ; en dernier ressort c'est la maturité du peuple allemand qui est en cause : il s'est laissé séduire, par manque de tradition démocratique¹⁸... Par-là même, Staline et la direction de la III^e Internationale sont innocents ; sans le dire, Lukács tente d'effacer les «erreurs» de son maître et la lutte de l'opposition de gauche contre la tactique de refus de l'unité entre communistes et socialistes allemands. Lukács n'est pas innocent : il sait parfaitement que cette division dans les rangs ouvriers, dictée par Staline, a permis à Hitler de vaincre dès 1933 et de préparer la Seconde Guerre mondiale — perspective catastrophique que Trotsky combattait... d'exil¹⁹. Ce travail de disculpation est-il «marxiste» pour Monsieur Klosowski²⁰?

Affirmer que l'analyse marxiste de l'oeuvre de

17. *Op. cit.*, pp. 276 et 300 pour Staline, p. 357 contre Trotsky.

18. *Op. cit.*, tome I, pp. 58 à 64 (cf. aussi contre Rosa Luxembourg p. 65).

19. Cf. notamment : *L'Internationale Communiste après Lénine*, Rieder, Paris 1930 ; *Les crimes de Staline*, Grasset, Paris 1932 ; *Le National-Socialisme (brochure)*, Paris, 1934.

La publication des œuvres complètes de Trotsky par l'Institut Léon Trotsky aux E.D.I. depuis 1978 devrait bientôt fournir l'homogénéité qui manque aux références ci-dessus, et surtout révéler au grand jour les raisons de la victoire de Hitler.

20. Traitant de haut le marxisme, M. Klosowski *éprouve* néanmoins le besoin de faire référence à la lutte des classes en situant Nietzsche par rapport à la Commune. Et il parvient à présenter la terreur de Nietzsche comme le signe d'une «solidarité instinctive» envers les insurgés. Comment y parvient-il ? En ne citant de la lettre du 21 juin 1871 à Gersdorff que le passage où Nietzsche exprime sa pitié pour ces «malheureux». Pudiquement, Klosowski ne commence sa lecture *qu'après* la phrase où Nietzsche exprime son épouvante face à «l'hydre internationale». Il faut prendre acte de ce flagrant délit : l'auteur s'abaisse ici au rang de ceux qu'il combattait naguère.

Nietzsche a été donnée par Lukács, c'est cautionner le stalinisme et prendre part aux monstruosité qui le caractérisent. Est-ce pour cette raison que son traducteur français A. Gisselbrecht a dû s'en désolidariser publiquement ? Pour le «grand public» français la position «marxiste» sur Nietzsche ne peut plus désormais, il est vrai, être confondue avec la thèse de Lukács. A. Gisselbrecht affirme qu'aucun marxiste ne soutiendrait aujourd'hui comme Lukács dans *la Destruction de la raison* que la pensée de Nietzsche a son «centre» dans la lutte contre le socialisme qu'elle constitue contre lui «une contre-offensive idéologique systématique». Gisselbrecht paraît donc protester contre l'authenticité marxiste de Lukács. Et du même coup il condamne toute réduction politisante de la pensée de Nietzsche. Dans cette perspective Nietzsche, ignorant les conditions réelles de la lutte des classes moderne et notamment les données économiques, ne serait plus le prophète de l'impérialisme. Une ouverture en direction d'un aspect positif de la contestation nietzschéenne s'ébauche dans cette distance envers Lukács, le maître à penser d'hier. A tel point que critiquer Lukács au nom de la nostalgie aristocratique de Nietzsche paraît à l'avance dérisoire, mécaniste, et sectaire.

Pourtant on chercherait en vain les limites de principe d'une telle ouverture théorique. Si la lutte contre le socialisme n'est pas le centre de la pensée de Nietzsche quel est donc ce centre ? Est-ce par prudence théorique que Gisselbrecht ne nous en dit rien ? Ou bien faut-il renoncer à toute *situation* de la pensée de Nietzsche dans la lutte des classes ? En quoi dès lors Gisselbrecht se distinguerait-il de Klossovski, et de tant d'autres adversaires du matérialisme historique ? A moins d'affirmer que «la pensée de Nietzsche» n'a pas de «centre» du tout, comment ne pas tenir compte de l'hypothèse occultée par Lukács ? Comment ne pas chercher à mesurer son attention à la lutte des classes et l'impact de la Commune sur son œuvre ? Se détourner de Lukács au nom du marxisme est une chose, fournir une analyse fidèle aux principes du matérialisme historique en est une autre. De même

qu'il ne suffit pas de dénoncer le stalinisme pour ne pas continuer à en être complice (volontaire ou non), de même il ne suffit pas de décréter Lukács dépassé pour ne plus remplir son office²¹. L'analyse marxiste de la pensée de Nietzsche reste à faire.

Rien n'oblige quiconque, cependant, à adopter ce point de vue. Ce n'est pas parce que l'analyse marxiste de la pensée de Nietzsche reste à faire qu'elle est nécessaire. Comme pour tout autre, son utilisation est *a priori* arbitraire. Pourquoi ne pas suivre plutôt MM. Deleuze, Pautrat, Guérin et tant d'autres²² ? Ne font-ils pas la preuve d'un pluralisme de la compréhension de Nietzsche ? N'y a-t-il donc rien à apprendre de l'extraordinaire capacité de cette pensée à pouvoir justifier tant d'optiques différentes ? Une récapitulation des avatars du nietzschéisme semble justifier cette option :

— La nostalgie du féodalisme, que je prétends être en mesure d'établir à la lumière des années 1869-1871 pour le jeune Nietzsche, était la thèse dominante de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle.

— Aux lendemains de la révolution russe, l'aristocratie nietzschéenne est récupérée par le mouvement nazi : les libertés démocratiques pour la masse sont de la confiture pour les cochons !

— Contre cette utilisation propagandiste se constitue dès 1936 une forte résistance visant à innocenter Nietzsche des crimes commis en son nom.

21.A. Gisselbrecht brûle l'idole dans l'Humanité du 31 mars 72, p. 8. Dans la mesure où la traduction du Livre de Lukács semble avoir fourni en 1958 la position du P.C.F. sur Nietzsche, il est permis de voir dans cet article un revirement théorique correspondant au reniement public du stalinisme. Mais jusqu'où le P.C.F. ira-t-il ? Jusqu'à revendiquer l'héritage de Nietzsche ? Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire de faire chanter à Nietzsche *l'Internationale* quand on lui préfère *la Marseillaise*.

22. Le colloque de Cerisy importe par l'éventail des «lectures» les plus récentes. A quand l'œcuménienietzschéisme ? Le terme de «nietzschéisme», il est vrai, y fut contesté.

— Et c'est sur la base de cette «réparation» historique que sont développées aujourd'hui les mille et une ressources révolutionnaires de cette oeuvre problématique.

Si ce schéma possède quelque valeur²³, il confirme déjà la capacité de l'Histoire à opérer des renversements spectaculaires : Nietzsche tour à tour défenseur de la noblesse, prophète du National-Socialisme, individualiste a-politique, penseur subversif, a parcouru l'arc-en-ciel de l'opinion publique. Et l'on peut dire que le bilan des rencontres internationales va dans le même sens. De Genève en 1944, par Royaumont en 1964, à Cerisy en 1972, le chemin du pluralisme contestataire se fraie lentement.

A Genève la responsabilité de Nietzsche est déga-gée — à chaud — de la folie nazie²⁴ : chacun des intervenants fait ressortir la haine qu'il manifestait à l'égard de l'antisémitisme imbécile, de l'Etat monstrueux et de la lourdeur allemande. Le compte rendu de la conférence montre qu'il n'y a pas d'unanimité entre les participants. Pour différencier Nietzsche des Nazis, certains des orateurs se fondent sur sa position aristocratique : les autres se contentent de s'appuyer sur des témoignages plus ou moins directs de l'humanisme qui émanait de sa personne. La conférence fait donc revivre un passé, mais il ne fait pas l'objet d'un débat ou du moins de sa publication. Cependant, il faut bien remarquer l'existence d'un fossé entre l'opinion des spécialistes et celle du grand public. Cette conférence n'aura pas d'impact extérieur : un an plus tard, au cours du procès de

23. Il resterait à le compléter systématiquement à l'aide de la bibliographie internationale mise au point par Schlechta-Reichert : *International Nietzsche's Bibliography*. University of North California Press 1960 (2^e éd. 1968). Mais un homme seul n'y peut suffire...

24. Cf. *Conférences prononcées à Genève à l'occasion du centenaire de la naissance de F. Nietzsche sous les auspices de la Fondation Marie Gretler (1944)*, Zürich 1945. Les orateurs : Lichtenberger, Miéville, Abegg, Reverdin, Spénle, Werner.

Nuremberg, le procureur français prononcera un réquisitoire terrible contre le philologue ; rejetant Nietzsche dans les bras des accusés, il n'aura aucune peine à utiliser leur fanatisme pour convaincre les jurés et le monde entier²⁵. Ceci doit donc nuancer tout schéma temporel : il y a chevauchement avant comme après la guerre de 1939-1945 de deux conceptions opposées ; celle des bourreaux sera partagée longtemps par les victimes, tandis que celle des intellectuels démocrates et humanistes restera une affaire d'école. Avec l'oubli des travaux de Genève, le combat de Bataille, Klossovski et autres collaborateurs *d'Acéphale* se révélera provisoirement stérile ; et l'apologie de Camus²⁶ n'aura pas d'écho. Le coup de grâce sera même asséné, peu de temps après, au nom du marxisme, par Lukács, à froid.

Jusqu'aux années 60, la voix de Nietzsche le voyageur retraversera le désert. C'est alors seulement qu'elle s'amplifie, de nouveau répercutée par de nouveaux nomades. On ne se contente plus de le blanchir de l'horreur nazie ni d'en nourrir un désespoir tragi-cosmique : on commence à répercuter son fier appel au combat contre la médiocrité sédentaire de la vie bourgeoise. A Royaumont le nom de Nietzsche apparaît aux côtés de Freud et de Marx²⁷. Ce n'est qu'un début il est vrai : on est entre

25. *Procès des grands criminels de guerre devant le tribunal militaire international*, Nuremberg, tomeV, débat du 17-1-46. Le procureur français: «Pour Nietzsche l'évolution industrielle entraîne nécessairement le gouvernement des masses, l'automatisme, la mise en forme des multitudes laborieuses ; l'Etat ne dure que grâce à une élite de vigoureuses personnalités qui, usant des méthodes si admirablement définies par Machiavel, seules conformes aux lois de la vie, mènera les hommes simultanément par la force et par la ruse, car les hommes restent méchants et pervers [...] Sa vision du gouvernement des masses par des maîtres agissant sans entrave annonce déjà le régime nazi. Au surplus, Nietzsche croyait à la race souveraine et accordait la primauté à l'Allemagne à qui il reconnaissait une âme jeune et des réserves inépuisables.»

26. *L'Homme révolté*, «Nietzsche et le nihilisme» Gallimard, N.R.F. «Idées», Paris 1951, pp. 87-104.

27. Cf. Intervention de Michel Foucault : «Nietzsche-Freud-Marx», *op. cit.*, pp. 183-193.

spécialistes et l'on doute encore de la possibilité de dissoudre tout malentendu pour les grandes oreilles publiques. Mais le débat est ouvert : chaque exposé est suivi d'une discussion susceptible de le remettre en question. La «contestation» est à l'ordre du jour et les conférenciers donnent l'exemple. Une édition critique des œuvres complètes, y compris, les fragments de toutes sortes et de toutes périodes, est en chantier²⁸ : la «réparation» passe dans les faits. Toutes les conditions se réunissent pour parvenir à une véritable compréhension de Nietzsche. Des renversements s'opèrent qui valent encore aujourd'hui : *la Volonté de Puissance* est délibérément mise à l'écart, sous réserve d'authentification ; Lukács aussi, sans réserve ; Heidegger, par contre, est réhabilité, pour avoir fait venir à jour des trésors philosophiques insoupçonnables²⁹. Puisque les références historiques s'effacent, l'aristocratie disparaît. L'écho du passé et du nazisme sont brouillés par les ondes de la spéculation métaphysique. C'est la préparation d'un grand concert.

Le grand jour ne tarde pas trop. Dès 1969, chacun y va de ses sons nouveaux, revendiquant l'héritage révolutionnaire de l'inouï Nietzsche. Le colloque de Cerisy réunit enfin, en 1972, tous les instruments anciens et modernes, discrets ou bruyants. Et c'est l'affrontement ! Les jeunes contestataires s'emparent de la baguette : jusque-là, Nietzsche n'avait été que le camarade d'école de Marx et de Freud ; il devient maintenant leur compagnon de combat et se révèle même plus subversif³⁰. Les philologues de profession tentent de résister aux violations des règles élémentaires de l'exégèse et de la communication

28. Cf. Colli et Montinari : «Etat des textes de Nietzsche», *op. cit.* pp. 127 - 141.

29. Cf. G. Vattimo : «Nietzsche et la philosophie comme exercice ontologique» *op. cit.*, pp. 203-219.

30. Cf. Intervention de J.F. Lyotard : «Notes sur le retour et le *Kapital*» *op. cit.*, pp. 141-157, t.1.

claire et distincte à autrui³¹ ; ils mettent en demeure les virtuoses échevelés de concilier leurs aspirations avec l'anti-socialisme et l'anti-démocratisme fonciers de Nietzsche. Mais ils sont sur la défensive. La division technique du travail est tournée en dérision par la plus grande partie de l'orchestre : à défaut d'unisson, chacun peut se croire soliste. La courtoisie n'est plus de bon ton : il y a un enjeu politique³². Le grand public à son tour peut bientôt prendre connaissance du contenu de ce spectacle, il en trouve désormais — fait nouveau —, le compte rendu dans toutes les librairies. Il a, pour ce faire, des raisons de plus en plus nombreuses et profondes : la crise de la société moderne se développe tous azimuts. L'abondance matérielle de l'Occident révèle sa précarité et le spectre de la dépression des années 30 ébranle l'optimisme aveugle. Tout ce en quoi tout un chacun plaçait jusqu'alors sa confiance est désormais massivement remis en question. La fièvre et la folie guettent. Or l'oeuvre de Nietzsche donne à penser sur l'origine de la maladie foncière des temps modernes, son style séduit, et sa vie invite au courage des remèdes ultimes. Cerisy constitue l'accord du philosophe et du moment.

Tout se passe comme s'il y avait une logique des aventures du nietzschéisme, une loi interne qui le conduit à une adéquation optimale avec l'actualité. Si cette impression pouvait être vérifiée, il faudrait être pluraliste. Toutefois, je ne puis m'empêcher de relever quelques coïncidences entre l'évolution des opinions sur Nietzsche et des grands moments de l'histoire de ce siècle :

- Avec la Première Guerre mondiale et la Révolution

31. Cf. R. Roos : «Règles pour une lecture philologique de Nietzsche», *op. cit.* tome II pp. 325-336.

32. Cf. Discussion sur l'exposé de P. Klossovski *op. cit.*, tome I pp. 106-121. La souplesse des intervenants est remarquable. Seul Norman Parma refuse d'occulter l'aristocratie de Nietzsche. Mais il est bien seul ! Et son exposé l'isolera davantage encore (Cf. *op. cit.* tome II, pp. 371-402).

d'Octobre commence le «précurseur du nazisme», suivi par son contraire.

— Après la Seconde Guerre mondiale l'hostilité s'universalise à l'égard du «fou» tandis que quelques intellectuels, génies en chambre noire, prient sur son négatif.

— Depuis 1968 il redevient populaire et il nourrit la révolte d'une partie croissante de la jeunesse qui refuse de se laisser abuser comme les générations précédentes.

Le schéma tracé plus haut, précisé de ville en ville n'implique pas l'autonomie des métamorphoses posthumes de Nietzsche. Puisqu'il y a correspondance avec des tournants de l'histoire du XX^e siècle une série de questions s'impose : s'agit-il d'un pur hasard ? L'une des deux séries n'est-elle pas cause de l'autre ? Et laquelle ? Mais pourrait-on sérieusement prétendre que c'est la pensée de Nietzsche qui a déterminé le cours ultérieur de l'Histoire, *en dernière analyse* ?

Une telle assertion ne pourrait être maintenue que par une haine farouche de son auteur envers le matérialisme historique, ou par amour du paradoxe. En effet, il faudrait supposer que la pensée de Nietzsche a provoqué tant la Première Guerre mondiale que la Révolution d'Octobre, tant l'émergence du stalinisme que la crise économique de 1929 et tant la montée du nazisme que la préparation mondiale de la Seconde Guerre ! A moins d'y ajouter quelque autre force occulte... Certes on ne peut jamais rien prouver contre l'idéalisme, mais à défaut d'être incontestable, le point de vue marxiste développe les conséquences des lois internes du capitalisme et reconstitue les tentatives de chaque classe pour dépasser la contradiction entre les forces productives et les rapports sociaux de production ; alors que l'exégèse actuelle de la pensée de Nietzsche ne peut revendiquer un quelconque avantage de sa position d'avatar ultime du nietzschéisme pour justifier son contenu. Le voyage posthume de l'ombre de Nietzsche doit pouvoir trouver place dans le déroulement de la lutte des classes jusqu'à nos jours. On peut bien en douter, dans la mesure où la preuve reste à fournir d'une telle puissance de l'analyse marxiste ; mais si à tout le moins on ne

suspend pas son jugement, on court le risque de se fourvoyer dans un idéalisme qui tend à l'obscurantisme ou au scepticisme.

En bref le refus de l'utilisation du matérialisme historique devrait, pour se justifier, prouver les assertions suivantes :

— L'analyse de Lukács est marxiste.

— Le marxisme se confond avec le stalinisme.

— Marx s'est trompé en pronostiquant l'effondrement du capitalisme, et les concepts à l'oeuvre dans *le Capital*

ne permettent pas de rendre compte de l'histoire du XX^e siècle.

— Marx n'entendait pas par «révolutionnaire» : celui qui combat pour la domination de la classe ouvrière en vue de la disparition des classes.

— Les avatars de la pensée de Nietzsche ont déterminé l'histoire de notre siècle.

N'y a-t-il pas loin de la coupe aux lèvres ? S'il est vrai que la méthode marxiste n'est qu'une des voies d'approche de l'énigme nietzschéenne cette voie s'impose dès lors que Marx est convoqué au côté de Nietzsche.

À l'évidence, Nietzsche comme Marx combat l'ordre établi ; mais le combat-il *comme* Marx ? Le présupposé commun à tout ceux qui les rapprochent gît en ceci : il suffit d'être l'ennemi de la bourgeoisie pour être «révolutionnaire». Pourtant il est bien connu qu'avant d'affronter le prolétariat, la bourgeoisie a dû vaincre la noblesse : c'est aux dépens des rapports féodaux et des corporations médiévales que le capitalisme s'est instauré et qu'il a produit... la classe ouvrière. Aussi doit-on admettre la possibilité d'un refus du monde moderne au nom du passé. Tout un ensemble de valeurs douloureusement conquises sur les ruines de l'Empire romain s'effondre lentement. Certes un coup mortel est porté à l'aristocratie féodale en 1789, dont elle ne se relèvera pas ; mais disparaît-elle sur le champ ? Déjà frappée de manière décisive un siècle plus tôt en Angleterre, ne continue-t-elle pas à se défendre un siècle plus tard en Allemagne ? Tous les

temps sont mêlés pendant la jeunesse de Nietzsche (des Révolutions de 1848 aux Communes de 1871) : avant même d'avoir pu définitivement abattre à l'échelle de l'Europe son ennemi du passé la bourgeoisie doit faire face à celui de l'avenir. L'Allemagne de la seconde moitié du XIX^e siècle illustre de manière privilégiée cette ironie de l'histoire ; et le combat du jeune Nietzsche contre le vieux Marx pourrait en être le symbole, n'était le paradoxe de leur âge respectif.

Assurément, ce raccourci des dix siècles qui précèdent le nôtre peut être refusé : l'histoire est infiniment plus complexe et un tel schéma est sous-tendu par une *philosophie* matérialiste, aussi implicite qu'arbitraire. Mais refuser n'est pas réfuter. Ceux qui refusent à la lutte des classes le privilège d'être le moteur de l'histoire doivent donc compléter leur démonstration de l'inadéquation du marxisme envers notre actualité et le XX^e siècle par celle de l'inadéquation du marxisme envers les siècles passés. Ils doivent savoir au demeurant que le schéma en question n'est pas l'apanage des marxistes et, qu'en l'adoptant, bon nombre d'historiens considèrent qu'ils reprennent à leur compte un bien commun de la science historique. Aussi, pour fonder à cette occasion la supériorité du point de vue philosophique en contestant toute vérité du moment qu'elle est établie, les irréductibles doivent-ils encore rejoindre cette position d'où il apparaît à l'évidence que ce ne sont pas les forces matérielles qui mènent le monde, mais les idées, ou cette autre d'où il va de soi qu'il n'y a pas *un* sens de l'histoire, mais *une plu- ralité*.

Une telle contestation accumule tant de tâches à accomplir en préalable à toute analyse des rapports de Nietzsche à Marx qu'elle ne peut pas revendiquer *a priori* une plus grande fécondité que l'utilisation de la méthode marxiste elle-même. Puisque le début de la philosophie de Nietzsche est contemporain d'une violente tempête de l'histoire il convient de tenter de mesurer l'énergie qu'il y puise. Puisque Nietzsche tonne d'emblée contre l'émancipation du prolétariat et la morbidité du capitalisme il faut bien se demander quelle place occupe cette réaction dans

sa première œuvre ; et puisque Marx et Nietzsche vivent chacun de leur côté cette période exceptionnelle, rien n'est plus simple pour établir leurs rapports que de comparer leur théorie (et leur pratique) du moment.

En 1869, face à la crise économique qui menace, surgit une vague de grèves ouvrières qui secoue toute l'Europe et qui porte l'Association Internationale des Travailleurs à son apogée. La lutte des classes prend une telle acuité que les bourgeoisies nationales n'ont de meilleur recours que la guerre entre nations. Mais le jeune Nietzsche n'est pas dupe du charnier franco-allemand de 1870 ; il voit bien, comme il l'écrit à Gersdoff, «par-delà la lutte entre les nations» l'annonce de «combats de nature bien différente». A Paris, au printemps 71 s'érige la Commune ; quand elle est écrasée, fin mai, l'«hydre internationale», l'épouvantable, n'a perdu que l'une de ses nombreuses têtes. Le jeune Nietzsche vit bien les mêmes événements que le vieux Marx. Et c'est aussi en combattant qu'il se pose, dans la suite de cette lettre du 21 juin 1871, par laquelle il présente à son ami un fragment de *la Naissance de la Tragédie* :

«Voici une étude qui trahit un peu plus de mon activité philosophique que le titre ne le laisse pressentir. Lis- là avec bienveillance ; j'ai encore bien des projets et je me prépare à une lutte dans laquelle, je le sais, mes amis auront encore un grand rôle à jouer.»³³

Tout le problème est de savoir quel est le rapport entre la lucidité politique de Nietzsche, son activité «philosophique» et la «lutte» à laquelle il se prépare. Nier *a priori* qu'il y en ait un ou nier qu'il soit décisif c'est non seulement préjuger, mais surtout faire fi de l'unité de sa pensée, et négliger l'adéquation de cette pensée avec sa pratique militante pro-wagnérienne. Car cette volonté de

33. Trad. Waltz, *op. cit.*, p. 188.

combattre se cristallise tout entière en cette année-là dans *la Naissance de la Tragédie*. Dès que l'éditeur Fritsch de Leipzig aura donné son accord pour la publication, Nietzsche réécrira au même Gersdorff pour lui annoncer la nouvelle de 19 novembre 1871 :

«*Aujourd'hui plus que jamais, nous n'avons droit à l'existence que si nous sommes des combattants.*»³⁴

Comment Nietzsche pourrait-il, d'une part ressentir une épouvante en face de l'agitation internationale de la classe ouvrière et mener d'autre part un combat sans rapport avec elle ? Il n'y a pas de raison de ne pas tenter de les mettre en rapport : *la Naissance de la Tragédie* n'est elle pas précisément une réponse esthétique à un problème politique ? Ce n'est pas la méthode marxiste qu'il faudrait accuser de «réduire» l'esthétique et la philosophie à la lutte des classes, mais plutôt la tentative nietzschéenne, s'il fallait un coupable. C'est Nietzsche lui-même qui met en garde ses lecteurs dans sa dédicace à R. Wagner :

«Ceux qui apercevraient dans ce recueillement je ne sais quel contraste entre l'émotion patriotique et la jouissance esthétique, entre la gravité héroïque et le jeu riant, se tromperaient : s'ils lisent vraiment cet écrit ils s'apercevront avec surprise que c'est à un grave problème allemand que l'on s'est attaqué ici en le plaçant au centre même des espérances allemandes dont il est le pivot et le point décisif.»³⁵

Quel est donc ce «grave problème allemand» ? Quel rapport entretient-il avec la recherche de l'origine de la tragédie grecque, avec la métaphysique de Schopenhauer avec l'art wagnérien ? La solution que le jeune professeur préconise répond-elle à la nécessité de prévenir en Allemagne les combats de classe annoncés par la Commune de

34. *Ib.*, p. 192.

35. Trad. Bianquis, *op. cit.*, pp. 19-20.

Paris ? Et si tel est le cas comment peut-il espérer réussir ?
Sur quelles forces peut-il compter ?

Telles sont les questions qui s'imposent. Mais, loin d'être des objections de méthode, elles définissent le contenu même de la recherche à effectuer. C'est le contexte historique, la tension exceptionnelle de ce moment de la lutte des classes et des nations qu'il faut faire revivre ; plus précisément c'est ce que Nietzsche était en mesure d'appréhender de ce contexte, de cette tension, qu'il faut tenter de reconstituer.

Nous ferons donc le point de l'intérêt que Nietzsche portait à l'enjeu de la lutte des classes au moment de la rédaction de *la Naissance de la Tragédie*³⁶ en nous aidant des conférences publiques et des études qui ont directement contribué à son élaboration. Tel est l'objet de cet ouvrage. Et telle est son ambition : mettre fin à la légende de l'indifférence du point de départ de l'œuvre de Nietzsche à la politique.

Il restera bien sûr à définir précisément la *maladie* à laquelle *la Naissance de la Tragédie* entend porter remède c'est-à-dire à reformuler son diagnostic sur le monde moderne.

Enfin, il faudra bien comprendre pourquoi ce nostalgique de la féodalité préconise l'art wagnérien comme *remède* à la maladie du monde moderne et pourquoi il s'appuie sur le modèle grec pour convaincre ses lecteurs.

Tel sera l'objet d'éventuels ouvrages à suivre.

36. a) L'édition de *la Naissance de la Tragédie* utilisée est celle de Gallimard, collection «Idées», 1970, de la traduction Bianquis de mai 1940, mais les chapitres seront toujours précisés pour fournir un repère aux autres éditions.

b) L'édition des textes posthumes de 1869 à 1871 ne me paraît pas réglée par la publication du travail critique de MM. Colli et Montinari chez De Gruyter. Je tenterai de montrer pourquoi.

c) Les extraits de la correspondance seront tirés surtout de Waltz (1932) et de la notice biographique établie par Colli-Montinari et traduite pour Gallimard par Baatsch (1977).

d) Certaines traductions seront personnelles : ce sera précisé à chaque fois.